

Préface

On s'en doute, cette Grèce « d'à côté », c'est la mienne. Alors, comment, en ces sortes d'ouvrages, échapper au narcissisme? Ne faut-il pas une coupable dose d'intérêt pour soi-même pour présenter ses recherches une seconde fois? Le lecteur peut donc s'attendre à ce que, victime d'un vertige nombriliste, j'explique ici, évidemment doctement, pourquoi j'ai fait comme ceci et comment j'ai fait comme cela. Chacun sait pourtant la part de reconstruction infidèle que recèle cette procédure rétrospective, elle est une des communes conséquences du fait que le chemin parcouru n'existe pas ou, plutôt, reste potentiel aussi longtemps qu'on ne s'est pas retourné pour le regarder. C'est alors seulement que l'on reconstruit des perspectives, qu'on justifie des carrefours. J'avais d'abord pensé évoquer dans le titre de ce recueil une image du chemin parcouru, un chemin « non-nécessaire », alors les premiers mots venus furent : « promenade », « expédition », « exploration », « virée », jusqu'à « zig-zags » ; j'avais repoussé « périple » (sous le mot français le grec suggère trop la mer), et, plus fermement, celui qui venait immédiatement sous le computer : « itinéraire », parce que, précisément, il sent trop sa construction programmatique et que ce serait mentir, étant parti souvent sans cartes vers les régions que j'ai visitées. C'est qu'une fois pardonné de mon péché de vanité (je fais crédit au lecteur de son indulgence), je ne souhaite pas développer une de ces justificatrices ego-histoires en vogue, *ipso facto pro domo*, qui chercherait à toute force à justifier et le projet de ce recueil d'articles et surtout les choix qui ont présidé à son contenu en les insérant avec ou sans forceps dans le cadre d'une biographie intellectuelle. Non, je ne prétendrai pas que mes recherches, ni mes travaux ici présentés résultent du développement « nécessaire » d'un projet originel (l'image s'impose à moi d'une Athéna tout armée surgissant du crâne paternel). Toutefois, nier l'existence d'un programme historiographique « biographique » ne signifie pas que celui-ci soit dénué de cohérence – lire ce qui suit m'en a persuadé –, ni qu'on n'y retrouve pas une certaine conception, au minimum une certaine façon de faire de l'histoire et de l'écrire.

C'est le mot « aventure » qui m'a d'abord semblé le plus adéquat pour évoquer le chemin parcouru. Certes, l'idée cadre mal avec les mœurs de notre petit monde. La reconnaissance académique et sociale s'y accommode peu de ce qu'elle suppose de délaissement des règles tacites qui s'y trouvent en usage ; on y conçoit et on

y supporte mal l'absence d'identification claire, on veut savoir sur quoi vous travaillez (et, si possible, *exactement!*). Et tout parcours hors des clous risque de se voir opposée une observation dirimante qui s'énonce ainsi : mais, il/elle n'est pas « spécialiste » de... de n'importe quoi, de numismatique, d'agonistique, d'épigraphie, d'iconographie, de parenté, de religion... Que je récuse cette attitude va de soi. Dans la formation aussi. J'ai toujours tenté de faire lire Aristophane à ceux qui enquêtaient sur les sanctuaires d'Ionie et de faire dépouiller le *CVA* à ceux qui travaillaient sur la famille à Sparte. Je ne concevais pas devoir mériter le beau nom d'historien si j'avais décidé de fermer mon regard aux images, mes oreilles au théâtre, mes informations aux seules inscriptions ou à la seule littérature... Se frotter aux sources de nature différente, ne pas tenir boutique de manière viagère des mêmes objets. Inversement, je ne considère pas le défaut d'usage d'un de ces outils dans une recherche où ils n'auraient que faire comme un élément discriminant dans l'évaluation des qualités d'un historien, comme on le voit pratiquer en des cénacles de décideurs. Les difficultés techniques qui surgissent dans le traitement des sources primaires de l'histoire grecque – comme l'archéologie, l'épigraphie, la philologie, l'iconographie... – auxquelles s'ajoutent les problèmes spécifiques d'interprétation posés par les grands ensembles documentaires – la poésie, le théâtre, la philosophie, l'expression plastique... expliquent sans doute en grande partie le désastreux cloisonnement de son historiographie. Je ne sache pas qu'on classe les historiens d'autres périodes en spécialistes des séries B, H et autres des archives, mais en historiens économistes, ruralistes...

Ma biographie est pour quelque chose dans la variété de mes intérêts et des outils utilisés, car j'ai commencé par des vagabondages : de pirates crétois en chantiers de construction (thèse avortée pour cause de collègues picards¹) puis en religion athénienne. Par l'effet-rétroviseur (ce fameux chemin qu'on voit mieux quand on se retourne), je me rends compte aujourd'hui que zigzaguer ainsi n'était pas dû qu'aux seules circonstances et aussi à l'influence de mes maîtres² dans la mesure où mon usage ultérieur s'est conformé à ce qui ressemble à un parcours de découverte. Si je cherche à justifier ou expliquer cette part d'aventure qui a présidé à ce parcours, je répondrai dilatoirement en n'évoquant que son ressort principal : le plaisir. Cette question du plaisir en est une vraie car c'est bien lui, plus que l'habitude voire je ne sais quelle contrainte, qui me ramène quotidiennement à ma table. Si je veux préciser où gît plus particulièrement cette joie, quel est l'objet de ma dilection, c'est le document. Cette gourmandise toujours neuve, c'est la passion du texte (les amateurs se disent entre eux : « Quel beau texte! », et, dans cette appréciation, sa valeur « littéraire » compte souvent pour peu). C'est le plaisir de l'image, de l'objet nouveaux, c'est le même goût de l'ar-

1. Un mal pour un très bien : il n'est que de lire la superbe de thèse de Christophe Feyel.

2. Je renonce à une formule du genre « auxquels je dois tout », obligatoire et automatique, et qui nuit tant à l'expression de la sincérité. C'est une histoire de *Pierres*, Pierre Briant et Pierre Lévêque, ce sont des morceaux de vie. Pour ne parler très vite ici que de leur influence intellectuelle, je dois au second des lectures exaltantes, mon « aventure » s'y trouvait préinscrite, et son indéfectible appui, je dois au premier ma vraie formation au métier. Quand je pense que je crains encore aujourd'hui (il le sait maintenant) de déroger aux exigences de rigueur qu'il enseignait!

chive (fortement ressenti lorsque j'avais en charge le Service éducatif des archives de Beauvais³), une passion de même nature que celle que confessent les voyageurs d'autres périodes. Et le nom de Pierre Briant me revient au computer. C'est avec lui que j'ai appris à me tenir à distance d'un texte (le voir de haut) et inversement à se le coltiner jusqu'à lui faire rendre gorge (ah! l'année de licence à la Grandière, à vivre avec une *Anabase* en guise de bréviaire). Nombre d'enquêtes ici rassemblées et d'autres encore trouvent leur origine dans ma réactivité face à un document, ce furent un texte, une image, nus, ou un méta-texte élaboré, ce sont eux qui m'invitent au voyage. Un nouveau parfum d'archive et je repars. D'*Iliade* (« Être-fils... ») en Euripide (« En Grèce antique, la douloureuse... ») et en Aristophane (« Les codes du genre et les maladies de l'*andréia* »), de généalogies mythiques (« La liste des premiers rois d'Athènes » et « Dans le nom... ») en *hiereia* (« La cité en ses composantes... », « Le *hiereion*... »), d'osselets (« Des osselets... ») en maternités, d'infanticide (« Infanticide... ») en serments internationaux (« Le polythéisme... serments »), d'Artémis (« Le langage des épiclèses... ») pour terminer en Zeus (« La cité est la somme des maisons » et « La parenté selon Zeus »). Et c'est toujours et encore cette appétence qui m'a poussé à lancer successivement le projet de la *Banque de données des épiclèses grecques* puis récemment celui des *Lois sacrées*.

Partisan bien sûr des débats méthodologiques qui permettent d'affiner les concepts, ne rejetant jamais *a priori* les reconstructions mentales les plus audacieuses au nom d'une soi disant difficulté à imaginer les Grecs (comme d'autres) les pensant ou les mettant en œuvre, je suis en même temps, inquiet ou, au moins, mal à l'aise de voir se développer des histoires du mariage sans fillettes, de la guerre sans morts, de soldats sans peur, d'une économie sans prix du pain ou sans agriculture, d'une agonistique sans corps nus, de la famille sans exposition, de la sexualité sans violence... Idéalisée. Mais je confesse volontiers et sans honte que si ma réticence devant les dangers d'une trop grande tendance à abstraction dans l'étude de la vie des hommes (à moins qu'il ne s'agisse pas de cela?) ne trouve qu'en partie sa source dans des justifications théoriques, c'est que l'essentiel tient dans cet aveu : mon plaisir historien à fréquenter le *concret*. Le concret et l'homme.

Le texte et son plaisir, le concret et l'homme surgissent parfois au détour d'une recherche académique. C'est ainsi que, thésifiant une première fois, surgissent sous mes yeux ces Crétois des inscriptions du Delphinion de Milet qui ont ensuite tant chatouillé mon imaginaire. C'est à cause d'eux, à partir d'eux que j'ai voulu comprendre pourquoi les filles étaient trop peu nombreuses par rapport aux garçons, pourquoi de telles différences d'âge entre les époux. De là, mes recherches sur l'infanticide, l'abandon d'enfant. Tôt par rapport aux médias qui depuis ont enfin parlé des pratiques indiennes et chinoises, trop tôt puisqu'il m'a été cette époque (1992) impossible de publier dans les *Annales* l'étude comparative (que je donne ici) entre la Grèce antique et d'autres sociétés pratiquant l'élimination préférentielle des filles – au motif, m'a-t-on dit, qu'on ne pouvait imaginer cela

3. Avec mon ami Francis Arzalier.

possible parce qu'alors de telles sociétés ne pourraient pas se reproduire. La Chine et l'Inde, plaident pourtant déjà pour la cohabitation de ces deux traits : ratio des deux sexes radicalement en défaveur du féminin et croissance démographique. De la même façon, c'est la série des mythes étiologiques des sanctuaires maritimes d'Artémis qui m'a fait emprunter la route si fréquentée depuis de Brauron et de ce que Pierre Lévêque appelait les ourseries. De là et d'ailleurs, des mythes à n'en plus finir. D'où, plus spécialement encore, les généalogies (« La liste des premiers rois d'Athènes » ; « Dans le nom... » ; « Être-fils dans l'*Iliade* »).

Mais on doutera sans doute que ces seules motivations, ludique et « hédonique », fussent à l'œuvre dans mon cheminement en histoire grecque. Certes, elles ne sont pas seules et le mouvement ne se prouve pas qu'en marchant mais aussi en regardant où l'on met les pieds. Fondamentales, évidemment, furent les rencontres d'une préoccupation théorique ou, au minimum, d'une interrogation préalable avec un texte ou l'inverse ; des chocs qui en convoquent d'autres, en écho, élargissant ensuite le champ d'enquête à d'autres documents qui font naître d'autres préoccupations, d'autres désirs. Sans oublier cet autre levier de la recherche, puissant mais qu'on évoque peu, que constitue la conviction de l'inanité de telle ou telle idée reçue, de tel consensus in-démonstré, de telle « vérité » aux prémices douteuses. Si j'écris *pour* – pour démontrer ce à quoi je crois –, j'écris aussi souvent *contre*.

Mes racines sont assez solides, je crois. Elles n'ont pas d'abord puisé l'essentiel de leur nourriture chez les modernes historiens de l'Antiquité. Il était dans la logique chronologique à l'époque de mes tardives études que mon accord intellectuel se soit fait avec les *Annales* : j'étais *Annales*-militant, *Annales versus Revue historique*, et même *Annales versus REG, RPh* et *BCH*, tant m'ont semblé d'emblée sans commune mesure aussi bien les ambitions que les réalisations ici et là proposées aux lecteurs. Que j'ai pesté contre les petits horizons contre lesquels y buttaient mes désirs d'histoire ! Comme il a fallu du temps pour qu'avec Laurent Piolot je me consacre à une de ces mises au point philologique et épigraphique que réclament toutefois notre spécialité. C'est que mes jouissances historiennes premières je les dois au *Rabelais* de Febvre, aux *Structures du quotidien* de Braudel, à l'*Économie rurale* de Duby (à quand, la même, sur la Grèce ?), aux *chambrées* des bouchonniers de La Garde-Freinet d'Agulhon. C'est si vrai qu'il m'était alors plus « naturel » et d'une certaine façon plus aisé de me glisser dans le costume d'un seiziémiste ou d'un dix-neuviémiste pour cette raison que les renouvellements historiographiques et les débats qu'ils suscitaient me passionnaient. Et j'ai attendu avant de retrouver de telles intensités avec les grandes thèses de Glotz et de Gernet et, surtout, le génial *Couroi et Courètes* de Jeanmaire (ah ! la découverte de son comparatisme !, avec plongée immédiate dans Brelich), avec les premiers travaux de Vernant, la délicieuse lecture de *Clisthène l'Athénien*, et encore plus de temps pour apprécier les lumineux articles d'un Holleaux et puis les admirables et irritants travaux de Robert (irritants parce que claquemurés dans leur « technicité », avec leur point aveugle sur

l'analyse sociale⁴). Opiniâtre, j'ai même tenté de suivre le conseil du dernier, de lire Wilhelm le crayon à la main, mais les *Akademieschriften* me sont tombés des mains... (tous ces noms, pour ne parler que de ceux des savants qui ont modelé durablement ma cervelle).

L'aventure, au vrai, gît aussi dans le mouvement de sa propre pensée. Ce que je crois n'est pas ce que j'ai cru, bien sûr. Pourtant, pour prendre de rapides exemples, je ne regarde pas mon marxisme d'aujourd'hui, « partiel » mais toujours vivant, comme une maladie honteuse, je suis toujours ébahi par les performances du structuralisme, mais me méfie plus de ses (mes) débordements (ma découverte tardive de Bourdieu n'y est pas pour rien). Peu doué moi-même pour la manipulation sans support des outils de « penser » (ah ! l'actualité permanente du fameux *phrontisterion* des *Nuées*), j'emprunte ici et là impunément, sans rendre de compte. Cet environnement intellectuel et la façon dont je l'ai métabolisé contribuent fortement à me faire percevoir comment certains thèmes de recherche, certains soucis d'élucidation traversent et fédèrent une partie de mes travaux. Aujourd'hui, donc, si à la façon du Thésée-Petit Poucet de Jeanmaire, je ramasse certains cailloux épars pour retrouver mon chemin, il n'est pas nécessaire d'avoir obtenu un diplôme supérieur en structuralisme pour y découvrir que certains sont « endogames » et font, les uns avec les autres, système. Ils se regroupent aisément en thèmes, ce sont ceux qui forment le sous-titre du recueil.

Prenons la démographie⁵, une discipline « à côté » en histoire grecque. Mes racines, ce sont, entre autres, L. Henry, P. Goubert (fameux Beauvaisien, comme A. Jardé, G. Dumézil, comme N. Loraux), J.-P. Bardet, c'est la féconde aventure des registres de catholicité, la voie ouverte par les modernistes vers la démographie historique. J'ai fait travailler sur les dénombrements, les recensements, les rôles de taille et les registres de catholicité des classes et des enseignants en formation continuée qui venaient aux archives de l'Oise. Ils aimaient ça. En histoire grecque, ma question, est née de ce constat complexe : puisque les questions de la dévolution des sacerdoces et des services religieux féminins, de la souillure, de la virginité, de la sexualité féminine, ramènent toutes au rapport à l'homme, quelles sont les conditions sociales de la mise en rapport de la fille avec l'homme ? À mon sens, la question appelle des réponses de nature diverse, mais il en est une qui passe par la démographie ; cette question n'est pas « en l'air », on doit chercher à la traiter au moyen d'éléments concrets, et, pourquoi pas, sériels si possible. Or, bien entendu, les cultures antiques n'utilisent ni ne fournissent que très peu d'informations quantitatives et nous avons rarement la possibilité de les rendre quantifiables. Il n'y aurait donc plus qu'à tirer l'échelle. On peut pourtant

4. Entre autres nombreux exemples, je me souviens particulièrement de ma colère quand, lecteur débutant, j'ai découvert sous sa plume l'existence de prêtres dévolues à des enfants, et m'aperçus en même temps qu'il ne proposait aucune interprétation, qu'il ne faisait aucun commentaire d'un tel fait – socialement comme religieusement « énorme ».

5. J'ai exclu de ce recueil mon étude sur les listes de politographie d'Ilion et de Milet parue dans la *REA* en 1990 ; elle n'aurait d'intérêt aujourd'hui qu'à condition qu'elle comprenne une trop longue annexe détaillant une à une les familles. Il manque une autre recherche, celle portant sur des listes de Calymna ; elles sont également susceptibles d'un traitement sériel analogue à celui j'ai mené dans l'étude des listes d'Ilion et de Milet ; le dossier est sur mes rayons depuis dix ans...

tenter d'éclairer ces questions par une méthode détournée, celle que j'ai adoptée dans *La fille d'Athènes*. Elle consiste à tenter de modéliser les informations qualitatives que nous fournissent les sources à propos de l'exposition des enfants, à propos de la précocité du mariage féminin, à propos de la grande différence d'âge des époux au mariage, en utilisant des modèles de mortalité par âge empruntés aux résultats des travaux des modernistes pour les sociétés rurales et urbaines d'Ancien régime. Mises à la mode grecque, ces données m'ont servi à montrer de quelle façon de tels appariements par âge des époux impliquaient que les épouses mourussent moins que leurs époux. Un fait dont les conséquences sociales sont loin d'avoir été prises en compte. Et c'est donc de cette même *Fille d'Athènes* qu'est né mon intérêt, pour d'autres cultures de refus de l'enfant, pour les Inuits (secondairement aussi pour l'Inde et la Chine du passé et d'aujourd'hui) (« Infanticide... »), et d'autre part pour cette mortalité masculine spécifique qu'est la mortalité de guerre (« La mortalité de guerre... »). Et la question démographique n'est pas absente non plus, en retour, dans celle de la position de la jeune épouse vis-à-vis du sacré quand on voit de quelle façon les rituels qui la concernent la place en position de devoir être domestiquée par son époux et comment et pourquoi c'est Artémis qui l'aide dans ce difficile passage (« Les osselets... »).

Au cœur de ce recueil, un gros dossier « religion ». J'avais souhaité ne rien laisser dans l'ombre de ce qui pourrait m'aider à comprendre les rôles religieux de la « fille d'Athènes » : le mythe, le rite, la société, par toutes les voies possibles : les textes, les inscriptions, les images, mais aussi la biologie, la démographie, plus généralement les comparaisons tous azimuts (il n'était pas alors d'usage de parler constamment d'anthropologie). Il n'est, je crois, d'histoire religieuse possible que celle qui prend appui à la fois sur l'imaginaire (incluant mythes et représentations mentales communes), sur la gestuelle des cultes et sur les cadres sociaux que cette pensée et ces pratiques à la fois utilisent et justifient. Il lui faut ce trépied pour gagner en force démonstrative. Une méthode et des outils qui continuent d'irriguer mes recherches. Arrhéphores, loutrides, plyntrides, ourses, canéphores, sur elles et leurs semblables on a depuis beaucoup écrit, on a apporté de nouveaux éclairages et quelques documents, je persiste toutefois à penser que la nature et la rareté des sources qui concernent ces rôles religieux des filles interdit qu'ils puissent être interprétés autrement que dans leur ensemble. C'est ainsi que d'autres fils d'Ariane lient les mêmes et d'autres cailloux entre eux, comme la conception de l'animal de sacrifice, comme l'usage de l'enchaînement des mythèmes, comme les structures des généalogies, comme la quête d'une compréhension de ce que c'est qu'un polythéisme. C'est aussi dans *La fille d'Athènes* que, pour paraphraser la célèbre critique faite à Zénon, j'avais trouvé le polythéisme en le trouvant. Les fillettes accomplissaient à Athènes des rituels et se trouvaient sous une définie protection de deux déesses : Athéna et Artémis. Ces deux déesses étaient aussi nommées dans les documents sous des noms plus complexes, usant d'une formule onomastique spécifique, un nom plus une épiclese. D'autres divinités, surtout féminines, apparaissaient aussi plus fugitivement dans leur environnement religieux : Aphrodite, les Charites, les Heures, Kourotrophe... D'emblée le polythéisme est là, qui emplit

leur monde de signes. Il entre en histoire par toutes sortes de portes. Par le langage (« Le langage des épiclèses »), par le mythe, par les cultes, bien sûr, mais par le social même.

D'emblée, l'éparpillement du divin conditionne les pratiques de communication des hommes en sa direction. Il modèle les rituels. De là est venu mon intérêt pour la grammaire et la syntaxe de ces procédures (« La cité en ses composantes... »), et c'est à partir de là que j'ai concentré mon attention sur le point nodal, sur le *medium* dans la communication entre la demande humaine de protection et la profuse offre de divin : l'animal de sacrifice (« La chèvre... », « Le *hiereion*... » avec Rachel Touzé). Alors, comment esquiver la question du fonctionnement de cette opération mentale que suppose cette communication : comment est pensée cette rencontre entre telle angoisse de tel individu, telle demande de protection de tel groupe et une forme du divin pensée comme efficace en retour, par l'intermédiaire d'un *medium* lui-même pensé comme adéquat (« Le polythéisme à l'épreuve... »).

Mes questionnements viennent aussi bien sûr du monde plus ou moins proche, de mon présent, provoquant ces mêmes retours sur soi qui obligent à la mise à l'épreuve de ses idées. Il est peu de ces influences qui aient autant conditionné mes options recherche que celui de la place, des rôles et de l'image du féminin. Mon choix de thèse m'a évidemment démontré très tôt que la culture grecque constituait un terrain d'observation passionnant de ce point de vue. Des filles, je suis allé aux femmes, et aux mères (avec Lydie Bodiou et Laurence Pierini), puis aux hommes (« Le code du genre... » ; « Bâtons et bâton... » ; « Le corps sportif » ; « Promenade en pays pileux... »). Il manque encore au tableau, précisément, d'autres prolongements masculins encore en projet (mais je suis jeune encore).

Cet effet de réfraction n'est pas que solitaire, combien d'échanges avec mes étudiants, dans l'équipe du Crescam à Rennes 2 – spécialement les séminaires du samedi – ont constitué durant ces années à la fois le cadre de la mise à l'épreuve de nombre de réflexions ici présentes, celui de débats fructueux et... d'agapes aussi. Et il faut encore parler de l'enseignement. Un premier volet, c'est encore la question du plaisir. J'adore ce métier. Le second c'est son influence sur ma pensée. Son mode d'action est souterrain, révélant sa contribution à l'affinement des concepts lorsqu'on ne l'attendrait pas. Tout est dans cet aller et retour constant entre un certain état des acquis à l'instant t (dont on ne mesure la qualité qu'au moment où la pratique du métier nous place en position de le délivrer) avec l'exercice assidu de critique réflexive propre à l'historien sur la justesse de ce contenu – un tel mouvement s'enrichit de lui-même. Identifiant *in vivo* les failles du discours, c'est peut-être en partie inconsciemment qu'on en recherche les origines et ce qui pousse, consciemment cette fois, à la révision des fondations. Et c'est reparti...

Et l'on s'en va au hasard de ces rencontres, tout au plaisir de fouiller. Mes chemins, alors, me conduisent « à côté ». Outre que l'avant-dernier film de Truffaut n'y est pas pour rien, outre que l'histoire des Grecs de ce temps constitue mon « à côté » permanent, j'ai finalement choisi ce titre parce que rien ne me paralyse plus que de devoir répondre à cette question : vous travaillez sur quoi ?

Rien qui entre vraiment dans les catégories habituelles : c'est de l'histoire religieuse, certes, mais c'est de l'histoire sociale aussi. Et puis où ranger l'intérêt pour le bâton, la pilosité, la chèvre, et pour cette étrange parenté? Ayant consciencieusement cherché à répartir tout ça dans des tiroirs avec étiquette, quand je les ai poussés, il y avait toujours et encore des morceaux qui en sortaient. Cela « rebiquait », selon le mot de ma mère. Ni orthodoxe, ni vraiment inorthodoxe. À côté.

Sous l'invocation de Zeus Philios, cela m'est une belle occasion de remercier ceux qui m'ont aidé dans la conception, dans la composition et dans la réalisation de ce livre, ceux qui en ont lu des parties, ceux qui en ont parlé avec moi, ceux qui m'ont enrichi de leur savoir, ceux qui m'ont fourni des références, ceux avec lesquels la pratique de la réciprocité attention a fait s'installer la douce quiétude. Je remercie d'abord ceux avec lesquels la collaboration fut si intime qu'elle a abouti à nous voir écrire des partitions à plusieurs mains – tous ces travaux en commun ne figurent d'ailleurs pas ici, ainsi l'article sur les *hiérai* et les femmes spartiates mortes en couches, conçu et réalisé avec mon ami Laurent Piolot⁶, ainsi aussi, très récemment, celui qui accompagne la mise sur internet de la Banque de données des épicleses divines du Crescam et que je signe avec Sylvain Lebreton⁷. Merci donc à mes compagnes d'écriture : Lydie Bodiou, Laurence Pierini, Rachel Touzé. Je fais un cas à part de ce numéro de *Poikilia* (éphémère revue rennaise) de 1996 auquel j'emprunte ici l'article sur la généalogie des rois d'Athènes et qui fut l'objet, entre Erwan Cheminel, Youenn Cochenec, Michaël Cochet, Laurent Piolot et moi, d'une écriture symphonique. Cela m'est un doux devoir aussi de remercier ceux dont j'ai sollicité la lecture et parfois la relecture et qui m'ont témoigné de leur intérêt par la qualité de leurs remarques, ceux dont j'ai reçu critiques et encouragements : Nicole Belayche, Lydie Bodiou, Béatrice Bricet, Nick Fisher, Yvon Garlan, Mark Golden, Claudine Leduc, Pierre Lévêque, Marie-Madeleine Mactoux, Véronique Mehl, André Motte, Jacques Oulhen, Laurent Piolot, Vinciane Pirenne-Delforge, Anton Powell, Francis Prost, Jean-Manuel Roubineau, Rachel Touzé, Christophe Vendries, Pierre Vidal-Naquet, Jérôme Wilgaux. Nombre de ces amis font partie, avec Hélène Bectarte, Gaëlle Ficheux, Karine Karila-Cohen, Yves Kernaléguen, Sylvain Lebreton, Gwénaëlle Le Person, Nicolas Tran et d'autres encore du cercle des *oikeioi*, du noyau dur des Crescamiens.

J'ai souscrit aussi bien d'autres dettes envers d'autres amis qui n'entrent dans aucune autre catégorie que celle de mon attachement. Je dois encore beaucoup à l'amitié de Corinne Bonnet, de Claude Calame, de Chiara Cremonesi, de Madeleine Jost, d'Yvette Morizot, d'Alexandre Marcinkowski et puis d'un trio athénien : Richard Bouchon, Stéphanie Maillot et Julien Zurbach. Je veux remercier ceux qui sont entrés avec moi dans ce si particulier commerce qui s'installe dans la perspective d'une recherche, commerce dans lequel le « directeur » reçoit beaucoup : la place de mon ami Philippe Monbrun y est singulière, celle de Christophe Lafon aussi ; et puis parmi tous ceux qui ont fréquenté la 225 bis, puis les N 104 et 105 : Armelle Bibard, Marc Le Goff, Anna Gaboriau, Alexandre Blaineau, Laurence Pierini, Nicolas Mari, Julien Le Penru, Gaucelm Boismenu,

6. « La mémoire des pierres à Sparte. Mourir au féminin : couches tragiques ou femmes *hiérai* (PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, 27, 3) », *Revue des Études Grecques*, 115 (2002/2), p. 485-517. Republié avec de menues modifications dans « Women's way of death : fatal childbirth ou *hierai*? Commemorative stones at Sparta and Plutarch, *Lycurgus*, 27, 3 », dans Th. FIGUEIRA (éd.), *Spartan Society*, The Classical Press of Wales, Swansea, 2004, p. 151-178.

7. « La Banque de données sur les épicleses divines (BDDE) du Crescam : sa philosophie », *Kernos* 20 (2007), sous presse. Au chapitre des gratitude, comment taire celle d'avoir pu jouer *Lysistrata* ensemble!

Gwladys Le Dû, Émeline Le Goff. Laurent, Lydie et Rachel « tigent » au cœur de ce bouquet. Pour rester encore dans l'espace haut-breton, je veux dire le plaisir que j'éprouve à la fréquentation de Luc Capdevila et de Vincent Joly, à nos discussions et échanges diachroniques⁸.

Autres chances, autres rencontres. Avec Anton Powell, l'homme délicieux. Avec Stella Georgoudi. Avec Véronique Dasen. Dans la famille Aphrodite, la chère Gabriella Pironti et puis mon amie Vinciane Pirenne-Delforge ; je goûte à son prix notre commerce qui n'a pas cessé depuis bientôt vingt ans. Plaisir et confiance.

Enfin, cette chance encore que de jouir de l'amitié de Francis, Jacques et Jérôme.

Il me reste à remercier Pierre Corbel qui a d'emblée accueilli favorablement l'idée de ce livre. Avec lui aussi mon commerce est ancien, j'avais fourni un des tout premiers manuels de la collection « Didact ». Comme tous, j'assiste depuis à la croissance et la prospérité des PUR. Bravo Pierre !

Et ce n'est pas fini.

À toi, Béa, merci.

8. C'est à leur initiative que j'avais donné : « En pays grec : du sexe des cités au sexe du costume », dans *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, M. BERGÈRE et L. CAPDEVILA (dir.), *Actes du séminaire du Crhisco 2004*, PUR, Rennes, 2006, p. 19-37, 10 fig. Et puis il y eu la si riche rencontre avec les Paraguayennes...